

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 Mai, 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Ma belle-mère, par Maurice O'Reilly.—Primes du mois d'avril : Liste des réclamants.—La porteuse de Pain (*suite*).—Poésie : La première communion, par Mme Hermance Lesguillon.—Nos gravures.—Récréations de la famille : Enigme, problème d'échecs et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait du général Middleton.—L'insurrection du Nord-Ouest : Le fort de Battleford ; Le major Crozier, de la police montée ; Médecine Hat ; La bataille de l'Anse-au-Poisson : Les sauvages dans le ravin.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## ENTRE-NOUS

**J**E vous avoue que les nouvelles du Nord-Ouest, arrivées samedi dernier, m'ont complètement pris par surprise.

Les rêves de batailles, de combats héroïques, de dévouements et de hauts faits se sont évanouis à la réception de ce télégramme laconique :

Camp de Batoche, 15 mai 1885.

Honorable M. CARON,  
Ministre de la Milice, Ottawa.

Riel est mon prisonnier.

Général MIDDLETON.

La nouvelle fut reproduite d'un bout à l'autre du pays en quelques instants, et il est certain que, durant une heure au moins, du golfe Saint-Laurent à l'île de Vancouver et de la Baie d'Hudson au Mexique, pas un fil télégraphique n'a transmis d'autre dépêche que celle que vous venez de lire.

Cependant, personne n'y voulait croire, et j'ai entendu moi-même plus d'un brave homme dire d'un petit air d'autorité :

—Bast ! on connaît ça, c'est aujourd'hui samedi, les journaux sont à court de nouvelles, ils nous envoient ce canard et vont nous laisser le bec à l'eau jusqu'à lundi.

\*.\*

Mais les télégrammes se suivaient et se ressemblaient tous. Il fallut bien se rendre à la vérité.

Riel était bel et bien prisonnier.

—La lutte a dû être terrible, disait-on, le dictateur du Nord-Ouest s'est sans doute battu comme un lion, et, nouveau Rolland, ce n'est qu'après avoir amassé autour de lui des monceaux de cadavres qu'il est tombé. Pas du tout.

Non, les temps héroïques sont passés, Rolland est mort, et de nos jours pas un homme ne peut soulever sa Durandal qui coupait les montagnes.

Non, il n'y a pas eu lutte, pas une goutte de sang n'a été versée, pas un coup de feu n'a été tiré.

La capture a été facile. Riel s'est rendu.

C'est ainsi que s'écroulent les réputations.

Une légende de moins... C'est peut-être mieux.

\*.\*

N'importe ! c'est une idée à laquelle on ne s'habitue pas tout de suite comme cela, d'une minute à l'autre.

Le réveil est brusque.

Où, c'est bien tant mieux que tout cela finisse. Certes, il y a déjà assez de crêpes et assez de larmes, mais je croyais Riel plus fort que cela, et, voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, j'espérais au moins qu'il saurait mourir plutôt que se rendre.

J'ai eu tort.

\*.\*

Maintenant s'élève la grande question. Que va-t-on faire de Riel ?

On le pendra, disent les Ontariens.

On doit lui faire grâce, affirme-t-on ici.

Ni l'un ni l'autre à mon sens. Qu'on ne lui fasse pas de procès, cela sera bien plus simple ; on évitera les deux extrêmes qui, du reste, n'auront pour résultat que de mécontenter une partie de la population.

Les réformes demandées par les Métis étaient

elles justes ? Oui, puisque tout le monde le reconnaît.

Riel avait-il raison de recourir à la poudre pour les obtenir ? Non, c'est évident.

Eh bien ! puisque voilà un oui et un non qui s'annulent, qu'on se taise, et bien plus, qu'on fasse du révolté un régulier, de l'insurgé un gardien de la paix ; en un mot, que Riel devienne un allié pouvant rendre des services.

\*.\*

Si on pend Riel, il faudra, pour être logique, pendre un de ceux qui, par leurs agissements, ont provoqué la rébellion.

Riel n'est que l'effet, la cause est ailleurs qu'au Nord-Ouest.

Si vous saviez ce qui s'est passé à propos des colons, vous ne pourriez trouver d'expressions assez fortes pour flétrir ceux qui ont commis à leur égard des injustices incroyables.

Notez, qu'obéissant au principe qui règle la rédaction du *MONDE ILLUSTRÉ*, je n'ai aucune arrière-pensée politique, en parlant ainsi ; je ne suis que l'écho qui répète, le miroir qui réfléchit une image.

Si vous saviez ce que disent nombre d'hommes influents, de colons, d'employés du gouvernement même à propos de tout cela !

Mais pourquoi vous parler de toutes ces choses ?

Dans quelques jours, vous saurez tout, on va découvrir le pot aux roses.

\*.\*

Il ne s'agit ni de parti ni de nationalité.

Lisez le *Herald*, de Calgary, du 6 avril, et vous pourrez avoir une idée juste de ce qui se passe là-bas.

Ce journal donne le compte-rendu d'une assemblée publique des colons de Calgary et des environs. Remarquez en passant que tous ces cultivateurs, moins un, étaient *anglais*.

Chacun d'eux est monté à la tribune et a exposé ses griefs.

« Je suis ici, dit le premier, depuis plus de vingt ans, je me suis établi, j'ai cultivé, travaillé, peiné, et jamais je n'ai pu obtenir un titre de propriété. »

« Et moi, dit l'autre, moins heureux que mon ami, j'ai été chassé de ma propriété par la police montée. »

Et ainsi de suite, pour finir par le *Maire* de Calgary, qui a lieu de se plaindre, plus que tous les autres peut-être.

Avouez que tout cela n'est pas encourageant et qu'on a mauvaise grâce à venir faire de la propagande en faveur de la colonisation du Nord-Ouest, quand on traite ainsi les gens.

\*.\*

Tout cela va finir, Dieu merci !

En attendant, les sottises commises ont coûté cher !

Si j'en crois les journaux, le bilan de l'expédition peut (en admettant qu'on en reste là) se solder par : plusieurs centaines de vies perdues, cinq millions de dépenses, une immense moisson manquée, les fermes incendiées, etc., etc.

Voyez, du reste, les lettres de Mgr Grandin, du Père Lacombe et de tant d'autres missionnaires !

\*.\*

Je n'aurais jamais cru que l'on pût se servir d'un malheur arrivé à un prêtre comme de prétexte à la réclame. Je viens de l'apprendre.

Voici la chose, je vous la donne telle que cueillie dans un journal :

« Le révérend Père Moulin, qui a été blessé à la dernière bataille, à Batoche, est un des abonnés du journal *Le Cultivateur*. »

Et puis, après ?

Veut-on dire que le R. P. Moulin n'aurait pas été blessé s'il n'avait pas été abonné au journal *Le Cultivateur* ?

Ou bien, *Le Cultivateur* a-t-il l'intention de prendre la blessure à son crédit et de demander une subvention, une pension, une décoration... quoi, enfin ?

Ce malencontreux entrefilet est de la force de celui qui a paru, il y a quelque trente ans, dans *Le Siècle* :

« Le maréchal Saint-Arnaud, qui vient de mou-

rir, ne buvait que du chocolat de la compagnie \*\*\* tel rue, tel numéro. »

Heureusement, la punition ne se fit pas attendre le lendemain, les actions de la compagnie \*\*\* baissait de deux pour cent..... !

\*.\*

L'année 1885 ne semble pas être appelée à figurer parmi les plus heureuses de notre histoire.

Nous voici à la fin du cinquième mois, et déjà nous voyons son passif un peu trop chargé : la guerre, l'épidémie de la variole et un printemps trop tardif.

Le second de ces maux a répandu une alarme bien naturelle, et on se prend à voir les choses plus en noir encore en constatant la nullité des mesures prises.

Et d'abord, la commission d'hygiène de Montréal est entièrement disloquée. On avait un excellent président, le Dr Gray, homme de science et d'expérience... ; il donne sa démission après avoir reconnu qu'il lui était impossible d'arriver à faire quelque chose de bien. Puis il y a la grande question de nettoyage des cours et ruelles, ainsi que celle de l'enlèvement des déchets... : une véritable bouteille à l'encre, on ne sait qui a tort ou raison. Et enfin la nomination d'un nouveau médecin de la cité.

\*.\*

Le premier de ces trois points est plus grave qu'on ne pense : on ne trouve pas tous les jours un échevin ayant les capacités nécessaires et les connaissances techniques indispensables pour devenir un bon président.

Le second a une importance indiscutable, puisque l'hygiène est basée principalement sur la propreté. Mais là on se heurte à une grande difficulté ; il faut lutter contre l'apathie et l'égoïsme du public. Chacun attend que son voisin commence, et personne ne fait rien.

Quand à la nomination d'un médecin compétent, c'est encore une de ces mesures qui mettent en jeu toutes les intrigues et toutes les ambitions.

J'en connais bien un qui a plus de titres que beaucoup d'autres, mais il a un grand défaut, il connaît à fond la science de l'hygiène ; il est donc peu probable qu'il obtienne cette position.

\*.\*

Mais laissons de côté toutes ces vilaines choses, et pour ne pas vous laisser sur une mauvaise impression, je vais vous parler de quelqu'un que vous aimez tous et qui ne vous déteste pas.

Le curé Labelle qui, ainsi que vous le savez, est en Europe depuis près de trois mois, le curé Labelle est sur le point de revenir parmi nous.

Ce qu'il va nous conter de son voyage ! Quelles bonnes veillées nous allons passer avec cet excellent homme, au cœur si bon et à l'esprit si large !

Il y a quelques jours, il écrivait à M. Gustave Drolet une lettre charmante que je regrette de n'avoir pas sous la main pour vous la communiquer.

Le bon curé s'était bien promis, avant son départ, d'aller voir le général de Charette, mais une chose le taquinait un peu : c'était de savoir comment l'aborder. Dame ! on ne parle pas à un général, presque chef de parti, comme on cause avec vous et moi... Comment faire ?

Il confia sa peine à M. Drolet qui, connaissant à fond son ancien colonel, lui dit carrément, militairement : « Monsieur le curé, *soyez nature*. »

Le conseil était bon et valait la peine d'être suivi.

\*.\*

Dans sa lettre, M. Labelle dit : « Je viens de dîner avec le général, je lui ai parlé comme nous parlons chez nous, et nous sommes devenus tout de suite bons amis. Nous avons causé de beaucoup de choses, comme bien vous pensez, on a parlé émigration, culture, etc. « C'est bon, dit le général, je vois ce qu'il vous faut, je vous *prêterai* quelques-uns de mes vendéens, vous les essayerez, M. le curé. »

« Mais plus d'une fois je l'ai vu, l'œil perdu dans l'espace, ne m'écoutant plus, puis sortir tout à coup de sa méditation et s'écrier : « Et mes zouaves, M. le curé, parlez-moi de mes zouaves canadiens ? » Alors on parlait de vous tous, mes amis, qu'il a